

Louise reçoit une lettre de lui, vous me l'apporterez aussitôt. Il reste entendu que, si quelque chose d'extraordinaire se passait à l'hôtel de Coulange, vous vous empresseriez de me le faire savoir.

Sur ces mots, Morlot quitta Jardel pour se rendre rue Rousselet, où il n'arriva que quelques minutes avant Mouillon.

—Je vois à votre air que vous êtes contrarié, lui dit celui-ci.

—C'est vrai.

—Vous pensiez voir le comte de Montgarin ce matin, et comme moi vous l'avez attendu inutilement...

—Ah ! vous savez cela... Eh bien, oui, voilà pourquoi je suis inquiet. Ainsi vous êtes allé ce matin rue d'Astorg ?

—Oui.

Le vieux domestique de M. de Montgarin avec lequel j'ai causé un instant, m'a appris que son maître et le comte de Rogas n'ont point passé la nuit à l'hôtel Montgarin.

—Et ils ne sont pas rentrés ce matin ?

—Non. En sortant hier, à quatre heures et demie du soir, le comte de Montgarin avait prévenu son domestique qu'il rentrerait tard dans la nuit. Une chose imprévue les a certainement empêchés de revenir à Paris.

—Il faut bien que cela soit. Maintenant, je comprends pourquoi le comte de Montgarin n'est pas venu ce matin à l'hôtel de Coulange.

Après tout, rien n'indique, jusqu'à présent, que le comte de Montgarin n'a pas réussi.

—Mon cher Mouillon, reprit-il, il est important que vous ne perdiez pas de vue aujourd'hui l'hôtel de Montgarin.

—Soit, je vais aller reprendre mon poste d'observation.

—On surveille toujours la mesure de la butte Montmartre ?

—Oui, j'ai là un homme sûr. Par votre ordre, un autre agent ne quitte pas la rue du Roi-de-Rome.

—C'est très bien.

—L'une des deux filles est revenue hier soir.

—Ah ! et l'autre n'a pas reparu ?

—Pas encore.

—Je suis persuadé qu'elle joue en ce moment un rôle quelconque auprès de Mlle de Coulange. Comme je l'ai immédiatement deviné, ce qui d'ailleurs était facile, les deux filles qui vivent avec la baronne de Waldreck sont comme elle les complices du comte de Rogas. Evidemment, c'est l'une de ces malheureuses qui a attiré Mlle de Coulange dans le piège qu'on lui a tendu à l'église Saint-Sulpice.

Je n'ai pas de nouveaux ordres à vous donner, mon cher Mouillon, puisque je n'ai pas vu le comte de Montgarin. Mais ce soir, peut-être... La situation ne peut se prolonger ; nous sommes à la veille de la bataille.

—Mes hommes et moi nous sommes prêts.

Nous nous reverrons ce soir, ici. Je reste rue Rousselet pour ne pas m'éloigner de l'hôtel de Coulange. Venez dès que vous aurez vu rentrer le comte de Montgarin et le faux comte de Rogas.

—Et s'ils ne rentrent point ?

—Dans ce cas, vous viendrez quand même entre sept et huit heures.

Un instant après, le garçon de l'hôtel apporta à Morlot le déjeuner qu'il avait commandé.

Il était encore à table lorsqu'on frappa à la porte.

Il se leva précipitamment et courut ouvrir.

Ce n'était pas le comte de Montgarin, c'était Jardel.

—Eh bien ? l'interrogea-t-il.

—Vous devez savoir que M. le marquis a écrit à son fils pour lui apprendre l'enlèvement de sa sœur !

—Oui.

—Eh bien ! M. Eugène annonce son arrivée à Paris pour demain.

—Est-ce que sa dépêche ne parle pas de Mlle de Valcourt ?

—Au sujet de Mlle de Valcourt, la dépêche contient ces trois mots : " Emmeline est sauvée ! "

Le front de Morlot s'éclaira subitement.

—Ah ! voilà une bonne, une heureuse nouvelle ! s'écria-t-il. Allons, allons, il ne faut jamais désespérer.

Morlot et Jardel causèrent encore un instant, puis ce dernier retourna à l'hôtel de Coulange.

Resté seul, Morlot se mit à rêver, laissant courir sa pensée vagabonde. Il avait besoin de tromper son impatience. Toutefois, malgré tous les raisonnements qu'il s'adressait, il conservait son inquiétude. N'avait-il pas eu tort de trop compter sur le comte de Montgarin ? Cet après-midi lui parut long comme un siècle. Chaque fois qu'un bruit de pas retentissait dans l'escalier, il tressaillait et son cœur se mettait à battre très fort ; il espérait toujours qu'il allait voir apparaître M. de Montgarin.

Cinq heures sonnèrent. La nuit commençait à venir.

—Si la prudence ne m'obligeait pas à me tenir dans l'ombre, se disait-il, j'irais attendre à l'hôtel de Montgarin.

Une demi-heure s'écoula encore.

Soudain un bruit de pas se fit encore entendre dans l'escalier. Cette fois, la personne qui montait s'arrêta sur le palier et frappa. Morlot bondit vers la porte et l'ouvrit. Il se trouva en face d'un commissionnaire.

—N'est-ce pas ici que demeure M. Robert ?

—Oui, c'est ici, et M. Robert c'est moi.

—Alors c'est à vous que je dois remettre cette lettre, dit l'homme en tendant à Morlot un pli cacheté.

L'adresse était écrite au crayon. Morlot reconnut l'écriture de Mouillon.

Voici ce qu'il lui disait :

" Il est cinq heures. Le comte de Montgarin et le comte de Rogas viennent de rentrer. Ils paraissent être les meilleurs amis du monde. Ils ont évidemment passé la nuit hors Paris. J'ai remarqué qu'il y avait sur leurs chaussures une sorte d'enduit de terre jaunâtre, ce qui indiquerait qu'ils n'ont pas marché seulement sur des routes ou des chemins bien frayés. Jugeant qu'il est nécessaire de garder à vue le comte de Rogas, et sûr que vous m'approuverez, je ne quitte pas mon poste d'observation. Un de mes hommes est avec moi. Si le comte de Rogas sort ce soir, n'importe à quelle heure, je le filerai. Si vous aviez un ordre à me donner, envoyez Jardel. Dans tous les cas, je serai demain matin de bonne heure rue Rousselet. "

—Allons, tout va bien ; le comte de Montgarin et le faux comte de Rogas sont rentrés ensemble et ils ont l'air de parfaitement s'entendre. Cela prouve que rien de fâcheux n'est arrivé. J'avais tort de m'inquiéter.

XVI

En rentrant à Paris, José Basco avait dit au comte de Montgarin.

—Il est inutile que vous alliez à l'hôtel de Coulange, on ne s'étonnera point de ne pas vous voir, car on sait que vous vous êtes mis à la recherche de Maximilienne. Vous ne devez reparaitre devant le marquis et la marquise qu'en tenant votre fiancée par la main.

A cela le jeune homme avait répondu :

—Vous avez raison, de Rogas, il faut qu'on croie que je suis occupé la nuit comme le jour à explorer les environs de Paris. Pourquoi irais-je à l'hôtel de Coulange ? Je n'ai rien à y faire. Et puis ce n'est pas amusant du tout de voir et d'entendre des gens désolés. Je me réserve pour le grand effet. Je serai superbe quand je dirai au marquis et à la marquise, en leur montrant leur fille : Je vous ramène Mlle de Coulange que j'ai arrachée des mains de l'infâme Sosthène !

En parlant ainsi, le jeune homme pensait à Morlot et il se disait :

—Il doit m'avoir attendu toute la journée avec une grande impatience.

Il comptait que, selon son habitude, le Portugais irait passer la soirée quelque part et qu'il pourrait courir rue de Babylone et rue Rousselet. Mais, soit qu'il se sentit fatigué ou pour toute autre cause, José Basco ne sortit pas. Ludovic se vit obligé de remettre au lendemain la visite qu'il aurait voulu faire à Morlot le soir même.

Il avait réussi à tromper José Basco et les autres ; mais il devait redoubler de prudence, car un rien pouvait faire naître un soupçon dans l'esprit du Portugais.

D'un autre côté, il était brisé, rompu de fatigue. Nous savons comment il avait passé les deux précédentes nuits ; tourmenté par les plus cruelles appréhensions, il n'avait pu trouver réellement une heure de repos. Il avait l'esprit plus malade peut-être que le corps. En proie à une grande surexcitation nerveuse, il était depuis trois jours dans une sorte de vertige. En lui tout était irrité ; la fièvre seule le soutenait en lui donnant une force factice.

Il sentait qu'il avait besoin de se calmer, de se retrouver complètement maître de lui. Pour cela quelques heures de sommeil lui étaient absolument nécessaires. Maintenant, il lui fallait tout son courage, toute son énergie, une force vraie, car pour lui la journée du lendemain allait être terrible.

A dix heures, il dit à José Basco :

—Mes yeux se ferment malgré moi, je suis exténué.

—Eh bien, mon cher Ludovic, il faut aller vous reposer.

—Que ferons-nous demain ? Est-ce que vous sortirez ?

—Demain matin de bonne heure. Il ne faudra pas m'attendre pour déjeuner. J'aurai beaucoup à faire ; il faut que je prenne certaines dispositions en vue de votre prochain mariage.

Ludovic serra la main que lui tendait José et se retira dans sa chambre. Aussitôt des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

—Ah ! ah ! murmura-t-il, les lèvres crispées, il pense à mon prochain mariage !

" Comte de Montgarin, vous êtes un lâche, un infâme ! Je vous aimais, maintenant je vous hais ! "